

L'ÉTOILE D'ESTREYA

Les années passant, on apprenait à supporter de diverses manières l'inéluctable douleur d'abandonner ou d'être abandonné. Avec le temps, on pouvait découvrir le charme qu'il y avait à se dissimuler derrière certaines images. On pouvait se représenter les victoires, les défaites, les rancœurs, les regrets, et les séparations qui vous revenaient par moments à travers différentes morts. Mais, pour mieux comprendre pourquoi, dans ces moments-là, Monsieur Jak regrettait Olga plus que quiconque, il fallait aussi, au-delà de tous ces possibles, pouvoir atteindre les limites de son histoire.

Durant les longues nuits de solitude, il m'était difficile de savoir de qui on se souvenait, avec quelle image, quel parfum, quels sons, et d'assembler correctement toutes les pièces, conformément à la vie et aux désirs de chacun. Moi aussi j'avais voulu descendre dans ces souterrains. C'était dans une autre région qu'on rencontrait certaines images, certains sentiments appartenant à ces existences. Avec le temps, je comprendrais l'importance de cette région, moi aussi. Après avoir quelque peu appris à avancer dans l'histoire de ces gens, malgré mes tergiversations. Il ne me restait plus, encore une fois, qu'à déceler les indices, et à essayer de faire vivre les histoires cachées dans un endroit nouveau, inattendu, en prenant le risque de ne faire que parcourir une illusion. C'est par ce chemin seulement, qu'à travers la mise en scène et les dialogues, l'on pouvait accéder aux coulisses.

Nous nous étions réunis chez Jülyet pour la dernière fois, en hommage à Madame Estreya. Après avoir vécu une vie singulière, dans un lieu singulier, Madame Estreya était morte selon les nécessités du chemin qu'elle avait choisi, au milieu des « autres », en gardant pour elle, rien que pour elle, la signification de ses derniers instants. Nul n'avait perçu sa mort comme une mort ordinaire, nul ne s'était vraiment rendu compte du vide laissé par sa disparition. De toute façon, cela faisait des années qu'elle était absente, qu'elle menait une autre existence. Malgré tout, nous avions choisi de nous réunir après les funérailles, autour du repas traditionnel, dont les ingrédients sont les mêmes depuis très longtemps, et que nous devions partager « en famille ». Il s'agissait en somme du dernier « devoir ». Personne ne pouvait déposséder quiconque de ce sentiment, non, personne. Même pas ceux qui vivaient des existences qui pour certains étaient autant de trahisons. Du moins tenions-nous là une opportunité de revivre les instants secrets que nous gardions en nous, sans rien en dire à personne, pour les insérer dans une tranche de temps extrêmement brève pendant laquelle nous pouvions au moins jouer notre petite fugue pour cet être, avec cet être. C'est pour cela que pendant ce repas nous avions aussi retrouvé nos souvenirs, nos petits regrets, et nos autres défunts. Peut-être ces vies n'étaient-elles pas les nôtres, mais les morts étaient toujours nos morts. Même dans cette dernière prière à la maison. On devait s'incliner devant le souvenir de nos défunts, censés être au Paradis. Le rabbin énumérait les noms des trépassés et l'assistance répondait en chœur : « Au Paradis. » C'était ainsi que cela se passait depuis des décennies, des siècles, car c'était ainsi qu'on voulait que cela se passe. Ces gens-là étaient à votre image, oui, c'était là une vérité impartageable. Vous auriez certes pu quitter ces gens dans un temps et un lieu différents pour revenir dans le présent, et réussir ce retour en toute discrétion, sans que nul ne se rende compte

que vous reveniez de loin. Ces pertes étaient les vôtres, et le jeu, celui de tout le monde.

Les obsèques avaient eu lieu dans la petite synagogue à l'intérieur du cimetière. Ceux que Madame Estreya laissait derrière elle étaient si peu nombreux qu'ils n'auraient pu remplir une grande synagogue, et elle n'était pas non plus assez fortunée pour un enterrement de première classe. Je garde d'elle quelques images très lointaines. Quelques images dont certains détails se sont probablement déjà effacés. C'est pourquoi je ne peux entrer à mon gré dans cette longue histoire, qu'elle semble avoir léguée à des personnes que je ne connais pas. Il semble que des choses aient disparu quelque part, très loin d'ici. Il semble que les portes et les chemins qui conduisaient à elle ont toujours été closes. À force d'être enfermée dans le statut d'étrangère parmi des étrangers, elle avait fini par revendiquer cette identité. Madame Estreya était pourtant la sœur cadette de Madame Roza, mais elle avait décidé de vivre une vie difficile, accepté d'en payer le prix, elle que ses proches présents avaient toujours imaginée très éloignée d'eux, quand elle n'avait pas été carrément reniée comme par Tante Tilda. Même les plus belles traditions provoquent des fureurs implacables, tant de morts passées sous silence. Il s'agissait d'une de ces histoires banales qui ne valent pas la peine d'être racontées ; on aurait pu se contenter de quelques détails, et considérer qu'une vie humaine pouvait se résumer en quelques phrases, ou choisir de s'enfermer dans ces traditions familiales. Avec ses yeux bleus, qu'elle tenait probablement de ses lointains ancêtres thraces, Madame Estreya était sans conteste la plus belle fille de la famille. Elle avait été une adolescente renfermée qui aimait la musique. Elle avait fréquenté la *High School* dont le but est de transformer les jeunes filles en *ladies*. Elle aimait Dickens et retrouvait en Monsieur Rober, son frère, un peu des personnages des romans qu'elle lisait et relisait à l'époque. Un beau jour,

elle tomba amoureuse d'un jeune homme introverti comme elle, qui fréquentait le lycée de Galatasaray. Ils formaient un beau couple de lycéens. J'ignore où, comment, et par quel hasard, Madame Estreya avait rencontré ce garçon sensible, qui devait entrer définitivement dans sa vie des années plus tard sous le nom de Muhittin Bey, qui affectionnait les chansons de Selahattin Pinar autant que les Polonaises de Chopin et ne partageait qu'avec une poignée de gens sa passion pour la poésie. Quels sentiments, quels manques l'avaient poussée à s'engager dans cette liaison dangereuse, clandestine, et à se diriger, avec des regrets et des espoirs, vers un avenir très différent de celui qui l'attendait ? Je n'ai jamais pu et ne pourrai jamais le savoir. On eût dit qu'il y avait eu une rupture, qu'il s'agissait d'une époque que les témoins voulaient garder pour eux, rien que pour eux. Un de ces sujets dont on ne parlait guère, qui avaient été bannis par quelque instance familiale, et sur lesquels on n'était plus jamais revenus. Mais je crois savoir que leur amour était tout à fait bouleversant, un de ces amours dont on reconnaît tôt ou tard le caractère inéluctable, en dépit de toutes les résistances, de tous les allers et retours, un amour dont on assume toutes les conséquences, qu'on prend le risque de vivre jusqu'au bout, et, selon certains, où chacun s'efforce d'entraîner l'autre dans son propre malheur. Finalement, ils se marièrent en sachant, confusément, qu'il leur faudrait livrer un combat long et difficile, non seulement contre leurs propres familles, mais aussi pour leur survie, tout simplement. Ils vécurent quelque temps à Feriköy. Puis, comme pour officialiser leur statut d'exilés, ils déménagèrent à Harem, dans un quartier tout à fait nouveau pour eux. Harem paraissait alors un lieu très lointain, un lieu où jamais aucun Juif, d'ailleurs, n'avait auparavant été tenté d'aller vivre. Selon toute vraisemblance, ce choix était avant tout celui de Madame. Oui, un choix pour vivre, pour trouver sa place, un choix qu'on ne fait peut-être qu'une seule

fois dans la vie. Pour un avenir flamboyant neuf, différent, qui n'appartiendrait qu'à elle, mais qui, en même temps, montrerait à certains sa révolte et sa fidélité en amour, autrement dit, sa détermination à ne pas faire marche arrière. Pour Monsieur Muhittin non plus, ce déménagement n'avait pas été facile. Toute sa vie, en effet, il avait senti son appartenance à l'autre rive d'Istanbul. Il trouverait le moyen de raconter son attachement, et de se le prouver avant tout à lui-même, lors des événements des 6 et 7 septembre *, en offrant refuge, malgré ses moyens très limités, à son ami d'enfance Apostol et sa famille et, le lendemain des événements, en prenant son neveu de six ans par la main pour l'emmener à Beyoğlu et lui montrer les « dégâts » occasionnés par les incidents de la veille, en lui disant : « Tu ne dois plus jamais revoir une chose pareille ! » Des années, de longues années après avoir pris le risque d'un tel amour, avec peut-être l'espoir de retrouver un peu le temps perdu.

Des nostalgies, des rancœurs, de minuscules joies. Ils vécurent ainsi dans leur petit monde, apprenant chaque jour davantage ce qu'un amour interdit peut ajouter ou ôter à la vie. Chaque jour un peu plus convaincus qu'ils méritaient cet amour car ils en avaient largement payé le prix. En dépit des autres, de leurs traditions, de la douleur que leur causait la vie qu'ils avaient laissée derrière eux. C'est cette détermination qui permettait de comprendre pourquoi ils avaient cessé de voir leurs familles pendant si longtemps. Sans doute aurait-il fallu encore plus de patience pour comprendre réellement certains sentiments, certaines existences. De très longues années après, ce sont les jours de fête qui leur offriraient un prétexte. Quelques visites, de timides avancées seraient alors osées. On s'efforcerait, quoiqu'avec

* Les 6 et 7 septembre 1955 eut lieu le « pogrom d'Istanbul », principalement dirigé contre la minorité grecque d'Istanbul.